

Question de structure

Le travail que je vais vous présenter maintenant, est issu d'une question qui m'a traversé lors d'un cartel intitulé: « À propos de l'homme aux rats ». Comment les questions du *daimon*, de l'*eros* et de l'*ananke* peuvent-elles nous aider à entendre quelque chose de la névrose de contrainte ?

Pour vous en parler, je me suis appuyé sur divers textes :

- *L'Homme aux rats, journal d'une analyse*¹, plus particulièrement les sept premières séances.

- *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*² (1952).

- *Les affinités électives*³ (1809).

- *Histoire de celui qui s'en alla par le monde pour apprendre à frissonner*⁴.

Je me suis demandé par quel bout je pouvais attraper les termes grecs, dans son livre *Qu'appelle t'on penser ?* Heidegger nous dit : « [...] laisser dire aux mots grecs ce qu'ils veulent dire⁵ [...] ».

Alors allons-y.

La question du daimon

Pour Goethe, le *daimon* représente ce qui donne le frisson, ce qui ne laisse pas le choix.

Le drame de l'obsessionnel ne se trouve-t-il pas dans le fait que le frisson à entendre du côté du désir, lui est impossible ?

Le personnage central du roman de Goethe, Edouard, va n'avoir de cesse, de se battre avec ses contradictions, ses doutes qui peut-être masquent ses vérités.

Pour Socrate, le *daimon* lui souffle ses réponses lorsqu'il s'exprime sur un sujet. Tout ce qui est démoniaque, est intermédiaire entre ce qui est mortel et ce qui est immortel. Socrate ne souligne-t-il pas en quelque sorte la toute-puissance de la pensée ?

¹ S. Freud, *L'Homme aux rats. Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1974.

² J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose*, Paris, Seuil, 2007.

³ Goethe, *Les affinités électives*, Paris, Flammarion, 2009.

⁴ Grimm frères, « Histoire de celui qui s'en alla par le monde pour apprendre à frissonner », *Blanche neige et autres contes*, Paris, Casterman, 1947.

⁵ M. Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris, Puf Quadrige, 1999.

Comme si chez le sujet obsessionnel, les affects se déplaçaient vers la toute puissance de la pensée. De plus, il y a peut-être chez l'obsessionnel, une prédominance des thèmes de mort ?

Revenons aux pensées envahissantes, ne sont-elles pas le signe d'une dissociation entre l'affect et la représentation ? À qui, à quoi l'obsessionnel est-il aliéné ?

Pour Platon, le *daimon* est une entité qui est au service d'un engagement, qui n'autorise pas le moindre écart. Une sorte d'assignation à résidence. Peut-être la place de la mère chez l'obsessionnel, le discours de la mère viendrait signifier cette assignation ?

Nous comprenons que la question du désir est une sacrée question ; chez l'obsessionnel c'est difficile de se la coltiner, pas que chez lui d'ailleurs ! Le *daimon* peut alors être entendu comme une part de jouissance.

Dans l'une des séances de son analyse, l'homme aux rats, Ernst Lanzer, va décrire à Freud, le supplice des rats, torture orientale, raconté par un capitaine. Freud nous dira : « on remarque chez lui une expression étrange, que je ne peux interpréter que comme l'horreur d'une volupté qu'il ignore lui-même⁶ ».

La question de l'eros

Freud nous enseigne : « [...] dans la névrose de contrainte une précoce séparation au sein des couples d'opposés (amour-haine, vie-mort) semble être caractéristique de la vie pulsionnelle, et semble représenter l'une de ces conditions constitutionnelles⁷ ».

Peut-on alors parler d'une force de déliaison, d'un mécanisme où l'affect serait séparé de la représentation ? D'une séparation entre l'état émotif et l'idée.

Comme si un double mouvement de dissociation et de déplacement se mettait en place, filant vers la pensée.

Lacan nous donne matière à penser en nous indiquant : « dans la névrose de contrainte, il existe un point de fixation particulièrement vivant dans le rapport haine-amour⁸ ». La haine étant première.

Dans *Le mythe individuel du névrosé*, Lacan nous raconte un épisode de la vie de jeunesse de Goethe, son amour pour la belle Frédérique Brion. Goethe va agir de façon particulière, il se rendra chez elle déguisé, sorte de parade sexuelle, mais le jeune Goethe a peur, ses craintes sont croissantes quant à la réalisation de cet amour. Lacan nous montre la fuite du sujet obsessionnel devant l'objet désiré.

⁶ S. Freud, *L'Homme aux rats... op. cit.*, p. 45.

⁷ S. Freud, *L'Homme aux rats, remarques sur un cas de névrose de contrainte*, Paris, PUF, 2000, p. 8.

⁸ J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé, op. cit.* p. 42.

La question de l'ananke

L'*ananke* pose le rapport de l'homme avec l'acte, d'une nécessité qui le pousse à agir.

Dans le cas de la névrose de contrainte, l'*ananke* est aussi à voir, à entendre comme un commandement, qui pousse l'homme aux rats à aller courir en plein soleil pour perdre du poids. Mais l'épisode le plus étonnant, est la contrainte qui va se mettre en place chez l'homme aux rats, lié au fantasme de mort.

En effet, L'homme aux rats participe comme réserviste à des manœuvres avec l'armée régulière, il perd lors d'une marche son pince-nez, et décide de téléphoner à son opticien de Vienne, afin d'en recevoir un nouveau. Un soir le capitaine, le même qui lui avait raconté le supplice des rats, lui remet un paquet contenant le pince-nez commandé par la poste : « le lieutenant David a avancé le prix du paquet ; il faut que tu le lui rembourses⁹. » C'est à ce moment-là qu'une sanction prit forme en lui, ne pas rembourser le paquet sinon cela arrivera ! Phantasme qu'il n'arrive malheur à sa dame vénérée, et/ ou à son père.

Ici se dévoile toute la force de ses contraintes signifiantes, que nous retrouverons plusieurs fois dans le fil des séances d'analyse.

L'*ananke* grecque contient une énergie vitale et pathologique à la fois, qui s'impose comme nécessaire et pousse à l'acte débouchant ainsi sur la problématique du désir.

Si j'ai choisi de vous présenter des entrées grecques par le menu, c'est que je pense que la psychanalyse et la philosophie répondent à une même *ananke*, comprendre l'homme à la mesure de l'homme.

Pour clore mon propos, je vais vous raconter une histoire :

Neil Amstrong lorsqu'il remonte dans le module lunaire, prononcera des mots étonnants : « Bonne chance monsieur Broswky. » Pendant longtemps un tas de spéculations circulèrent. Un jour Neil Amstrong en dit quelque chose : « maintenant que les Broswky sont morts je peux en parler. Je jouais avec mon père à la balle, lorsque celle-ci passa chez les voisins qui étaient les Broswky. Je sonnai, pas de réponse, mon père me hissa par-dessus le mur. La balle s'était arrêtée sous la fenêtre de la chambre des B., j'entendis alors monsieur disant à sa femme : "j'en ai marre car entre nous c'est toujours pareil, j'aimerais un peu plus de créativité au lit." Sa femme lui répondit alors : "tu es vraiment obsédé, tu ne penses qu'à ça, je serai plus créative comme tu dis, le jour où le petit d'à-côté ira sur la lune." »

⁹ S. Freud, *L'homme aux rats. Journal d'une analyse, op. cit. p. 47.*